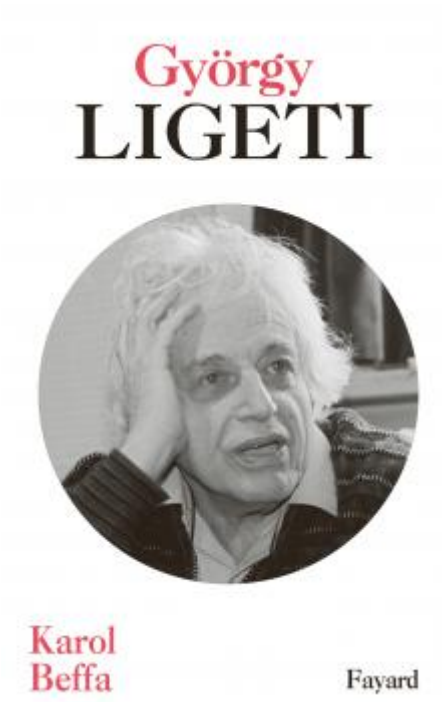
Livres, annonce. György Ligeti par Karol Beffa (Fayard)

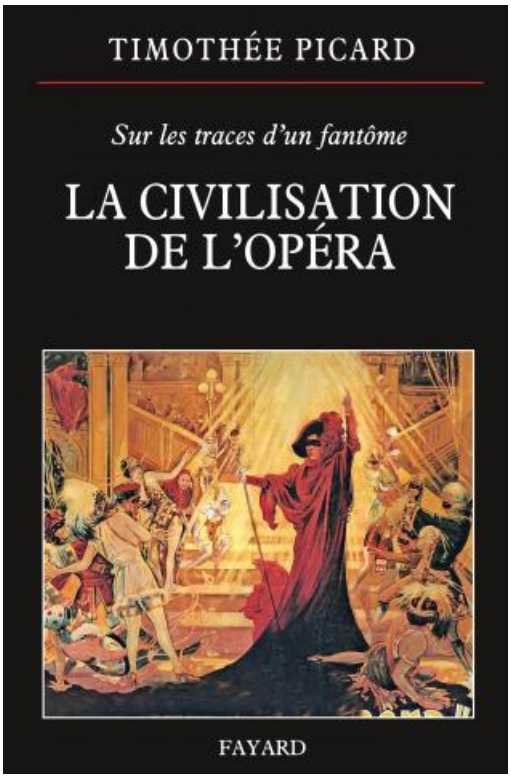


Livres, annonce. György Ligeti par Karol Beffa (Fayard). Publication évènement au rayon « biographies » : le compositeur contemporain Karol Beffa dédie une nouvelle biographie au compositeur né hongrois **György Ligeti (1923-2006)** et qui dut quitter son pays en 1956, après l'occupation par les chars russes de Budapest. En terre germanique (Vienne, Cologne, Hambourg…), Ligeti devient Ligeti, créateur doué d'une intelligence remarquable, d'une culture illimitée et d'une exigence musicale exceptionnelle. Il a composé comme un écrivain, dans la lignée de Bartok, au carrefour d'esthétiques diverses (post schoenbergienne, sérielle, spectrale…), toujours supérieurement maîtrisées. Combinant à sa grande érudition, les ferments d'un instinct sûr coloré par un esprit facétieux « dada », Ligeti s'est tenu à bonne distance des dogmatisme et des concepts fumeux pseudo expérimentaux… Il incarne une trajectoire à part, celle d'une personnalité totale. Admirateur, le compositeur Karoll Beffa complète une série de travaux précédents, plutôt convaincants mais majoritairement d'auteurs britanniques, élucidant de nombreux aspects de l'oeuvre de Ligeti (comme de sa personnalité et de ses goûts) jusque là peu abordés : le dernier Ligeti, son amour du timbre, les clés pour comprendre la quête musicale dans son ensemble. L'auteur du Grand Macabre (1974-1977) ne pouvait trouver ici meilleur avocat. **Prochaine grande critique développée dans le mag cd, dvd, livres de CLASSIQUENEWS.**

Livres, annonce. **György Ligeti par Karol Beffa, éditions Fayard**, 464 pages. Parution annoncée le 18 mai 2016.

Livres, compte rendu critique. Timothée Picard : La Civilisation de l'Opéra (Sur les traces d'un fantôme (Éditions Fayard, février 2016)

Livres, compte rendu critique. Timothée Picard : La Civilisation de l'Opéra (Sur les traces d'un fantôme (Éditions Fayard, février 2016). Le titre de cet essai global, emprunte à Nietzsche une posture partisane, celle où le philosophe encore ami de Wagner, défendait dans son propre essai, « La Naissance de la tragédie grecque », l'opéra germanique seul héritier digne depuis l'opéra italien de Monteverdi, et comme lui véritable prolongement critique et évolutif sur la forme chant/théâtre. L'auteur se saisit d'un autre penseur critique, Walter Benjamin, qui déclare vis à vis du roman de Gaston Leroux (paru en 1910), journaliste devenu écrivain et précurseur du cinéma Pathé, que Le Fantôme de l'opéra est bien « l'un des grands romans sur le XIXème siècle ».



Aujourd'hui, ceux qui ont lu le livre ou sont capables d'en citer quelques chapitres, tout au moins retracer la construction de certains passages, sont bien peu nombreux (ormis peut-être la scène où le Fantôme monstrueux, Erik, paraît au Bal, masqué sous les traits de la Mort Rouge en allusion à la nouvelle macabre, terrifiante de Poe-), tant l'histoire du Fantôme de l'Opéra, ayant survécu à son origine littéraire et romanesque, inspire chanteurs, auteurs de séries télévisuelles, surtout comédies musicales dont celle signée Lloyd Webber, dépasse tous les succès l'ayant précédé. Génie romanesque doué d'une construction astucieuse (Le Mystère de la chambre jaune, premier chef d'œuvre de 1908), Leroux défie les lois habituelles du genre, aimant principalement fusionner les registres poétiques : onirique, fantastique, terrifiant, spectaculaire. Avant d'être cinématographique, son écriture est opératique. Consciente des effets visuels et imaginaires qu'elle produit, et géniale dans sa façon de les amener comme de les agencer. Mais le texte interroge moins les clés de

l’écriture du dramaturge que la fascination exercée par son sujet, ce que signifie à chaque époque de réception, le choix du thème opéra et comment la perception et l’esthétique de Leroux a enrichi considérablement le mythe…
D’où vient cet attrait pour le roman français ? Ne serait-ce pas plutôt au fond, ses personnages (dignes du trio opératique romantique : un ténor, un baryton méchant – soit le monstre, et entre les deux, une soprano indécise ?), ou mieux : son sujet, l’Opéra, comme lieu et comme genre ?

Le mythe de l’opéra à travers les avatars du Fantôme de l’Opéra…

Fantômes et mythe de l’Opéra



L’essai prend à bras le corps toutes les péripéties et les avatars nés depuis le roman de Leroux, engage un questionnement philosophique sur la question de l’opéra lui-même : miroir, emblème, « métonymie », symptôme de la société, et donc par extension et références, « signe » de la civilisation elle-même, en particulier celle du XIXè, qui a produit le sommet de cette évolution qui fusionne opéra et société, le Palais Garnier. Le vaisseau créé par Garnier

(admirateur de Théophile Gautier
et de Dumas) en 1875, prend son origine au Second Empire, luxueux et décadent, et s'impose à l'imaginaire des bons bourgeois de la IIIè République, arrogants, prétentieux, parfaitement parisiens c'est à dire, fastueusement vaniteux. C'est le lieu où on écoute autant qu'il fait s'y faire entendre ; observer autant qu'il faut s'y faire voir… L'escalier monumental suffit à rappeler que ses abords sont d'abord des espaces publics, au caractère mondain et social. En somme si Stendhal a écrit la chronique de l'opéra aristocratique depuis la Scala (au tout début du XIXè), Leroux au début du siècle (suivant), à l'époque post industrielle et impressionniste, reconstruit le mythe de l'Opéra de Paris, qui reste encore la capitale du XIXème siècle et concentre les caractères les plus marquants de la France des Grands Magasins, des Boulevards, des gares, des chemins de fer.
Tout en restituant les nombreuses sources littéraires comme les hommages de Leroux, l'auteur inventorie ce que le roman intègre, n'écartant pas le contexte des œuvres contemporaines (Zola, Verne…), ni l'analyse objective de sa construction dramatique comme ses personnages : Christine se laisse mélancoliquement portée au bras de Raoul dans le dédale du Palais Garnier, à la fois grotte minérale et Atlantide en son lac, mais aussi se voit subjuguée d'abord par le monstre mystérieux, alors conquérant sublimé, avant de le considérer pour ce qu'il est (et pour ce qu'il ambitionne petitement): un petit bourgeois (plutôt qu'un véritable héros d'opéra), ayant creusé son appartement cossu, d'un kitsch inepte, pour y séquestrer sa future épouse : mari étriqué et confort poussiéreux, l'idéal et la figure héroïque démoniaque perdent ainsi de leur lustre.
Plutôt qu'un motif, décor interchangeable-, l'opéra atteint grâce au roman de Leroux, le statut d'un mythe, aux confluents des genres, entre industriel, criminel et fantastique. La Londres du XIXè a produit Jack l'Eventreur ; le Paris post hausmannien, celui de Garnier, recueillant le décadent Second Empire, et aussi l'idéal républicain de la IIIè République,

engendre un nouveau métissage, le terrifiant pathétique (dans la mouvance d'Elephant man) et du surnaturel artistique : le monstre et la diva composent un duo éclectique, promis à bien des légendes et des fantasmagories en séries. La performance « monstrueuse » de la cantatrice, comme l'aspect hideux du fou masqué, s'exaltent l'une l'autre.



A travers toutes ses adaptations variées, c'est le mythe de l'Opéra, ses connotations fantastiques et dramatiques, tragiques et pathétiques qui se manifestent sans s'épuiser. Confronté au miroir social qu'il suscite, l'opéra pose clairement la question au centre de l'essai : qui sont les véritables monstres et où sont-ils ? ou plutôt s'il y a un monstre donc un mystère, je vais aimer. L'opéra après tout ne serait pas aussi, aimer se faire peur, soit la grand théâtre de l'effroi ? A l'heure des séries de plus en plus inventives sur le plan des scénarios (voyez l'excellente Penny Dreadfull, sommet des registres mêlés mais ici exclusivement britannique : onirisme, romantisme gothique, surnaturel satanique, fantastique et terrifiant spectaculaire où sont mêlés très habilement Wilde, Shelley, Frankenstein et le loup garou, jusqu'au Dracula de Stocker), le roman de Leroux s'affirme comme un modèle dramatique. En traitant le mythe de l'opéra, il en exposé toutes les composantes d'attraction.

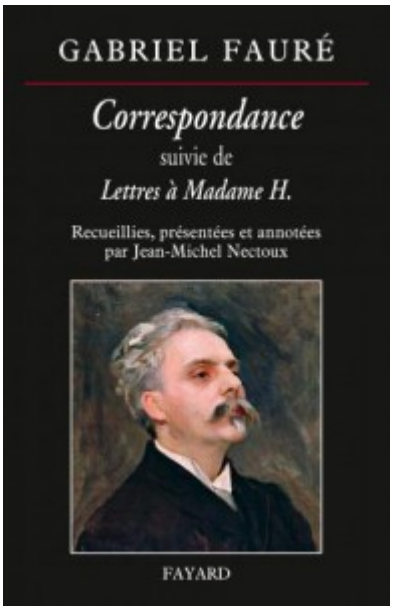
Porteur d'une interrogation salvatrice, l'opéra en quête de lui-même, même au cœur de la culture mondialisée, standardisée, n'a jamais mieux attiré, cristalisant même toutes les attentes dans le genre du spectaculaire et du fantastique. A l'opéra, j'aime avoir peur (comme au cinéma) mais avec ce surcroît de réalité que diffuse les planches, l'orchestre en fosse, le chef qui s'agite, et les chanteurs qui jouent leur voix sur la scène. A celui dont on disait qu'il était un genre élitiste et mort, l'auteur consacre donc une manière d'hommage, face à son pouvoir inusable, tant de fois décrié (car soit disant poussiéreux, codifié, ridicule),

mais toujours étonnamment vivace, captivant. Le roman de Leroux a su saisir l'essence de l'opéra à travers les âges : son indéfectible pouvoir d'attraction. L'auteur en démêle les multiples clés d'accès et de compréhension. Lecture indispensable.



Livres, compte rendu critique. Timothée Picard : La Civilisation de l'Opéra (Sur les traces d'un fantôme (Éditions Fayard, février 2016). EAN13: 9782213681825. 760 pages. Prix indicatif :35 €. CLIC de CLASSIQUENEWS de Février et mars 2016.
Le Théâtre Mogador à Paris reprend Le Fantôme de l'Opéra, version Andrew Lloyd Webber, à partir du 13 octobre 2016 (30ème anniversaire de la création du spectacle, chanté en français). Et dans son livre, l'auteur annonce de nombreuses nouvelles adaptations du Fantôme de l'Opéra de Leroux en séries et au cinéma…

Livres, compte rendu critique. Gabriel Fauré : correspondance, lettres à madame H. (Jean-Michel Nectoux, Fayard, octobre 2015)



Livres, compte rendu critique. Gabriel Fauré : correspondance, lettres à madame H. (Jean-Michel Nectoux, Fayard, octobre 2015). En couverture, l'excellente toile du peintre Sargent brosse comme l'ensemble du corpus ici analysés et soigneusement édité, un portrait précis, complet et fidèle de Gabriel Fauré : ainsi se dévoile Fauré dans son intimité épistolaire qui fait du lecteur un proche et un témoin privilégié. Né en Ariège et placé très tôt en raison de ses précoces dispositions à l'Ecole Niedermeyer de Paris (1854), Gabriel Fauré né en 1845 : c'est à Paris qu'il rencontre Saint-Saëns professeur de piano : une amitié les liera bientôt, cimentée par une indéfectible estime réciproque. Tel attachement est perceptible tout au long des très nombreuses lettres de la correspondance. Première partition importante, le Cantique de Jean Racine témoigne de la richesse d'une formation unique sous le Second Empire (1865) et le début de la carrière du compositeur libre; il n'a que 20 ans.

L'assiduité de Saint-Saëns, son aide pour se faire connaître du milieu parisien permet à Fauré de s'affirmer peu à peu, surtout à partir de février 1871 quand il participe à la création de la Société nationale de musique et quand il est admis dans le salon envié, convoité de Pauline Viardot (dont Fauré se fiance un temps avec la fille Marianne…). Les différents profils du compositeur, excellent claviériste se précisent : le musicien d'église, organiste à Saint-Sulpice puis La Madeleine (qui doit subvenir aux besoins de sa famille fondée avec Marie Frémiet, la fille du célèbre sculpteur), le professeur de composition au Conservatoire (ses élèves sont rien de moins que Ravel, Schmitt, Enesco…) qui se forge une très solide réputation ; d'autant que l'homme montre dans ses lettres de non moins solides qualités de coeur, de fidélité et de loyauté envers ses amis, relations, soutiens.

La riche correspondance met en lumière toutes ces qualités

personnelles qui dévoilent le fin réseau des amitiés, des estimes, les réalisations qui se font grâce aux rapprochements des personnalités qui sont aussi des personnes dotées d'un grand sens de la loyauté. Rien de tel cependant entre Théodore Dubois, directeur du Conservatoire (1898) et Fauré qui malgré ce que Dubois affirme officiellement, incarne pour ce dernier, le mauvais goût douteux (« trop modulé, trop recherché »… pour ne pas dire sophistiqué et précieux. Une mésentente fameuse, polissée par leur éducation, est restée célèbre. Ces deux là qui devinrent directeur du Conservatoire, n'étaient pas fait pour s'entendre. Il est vrai que la filière classique, académique, institutionnelle dont est issu Dubois, conditionne un être talentueux mais pas marquant, insensible à la fantaisie et la volupté audacieuse. Qualités que Fauré élève de l'école Niedermeyer, a cultivé sa vie durant non sans avoir conscience de son talent dans le domaine. L'histoire a depuis donné raison à Fauré, écartant désormais Dubois hors de la lumière du génie, dans un registre rien qu'académique (et ce malgré les tentatives récentes pour réhabiliter Dubois dans son contexte).

A travers les lettres très denses et documentées réunies ici, on suit pas à pas les conditions de création et la réception des oeuvres majeures : Pelléas et Mélisande (1898), son premier opéra Prométhée pour les arènes de Béziers (1900), le contexte de création de son second opéra Pénélope (1913) d'abord créé à Monte Carlo (chichement) puis surtout à Paris au TCE alors sous la direction d'Alfred Astruc (lequel déposera le bilan à la fin de la saison 1913, emportant dans sa chute le dernier opéra de Fauré)…
Personnalité réservée, Fauré cependant sait sortir du bois et entrer dans la lumière médiatique parisienne surtout à partir de 1903 quand il devient critique musical pour le Figaro (après s'être présenté à cet emploi à deux reprises). Devenu professeur de composition au Conservatoire (successeur de Massenet) puis directeur de l'Institution en 1905 (après Dubois son ennemi), Fauré mène une politique administrative

courageuse, plutôt bénéfique pour l'établissement.

Tout l'univers amical, artistique et musical de Fauré se trouve ressuscité dans ce volume richement documenté et judicieusement annoté. L'auteur reprend un précédent corpus déjà publié qui regroupait alors essentiellement les lettres échangées entre Fauré et son maître et ami Saint-Saëns (SFM, Klincksieck, 1994). A cela il ajoute ici, l'ensemble des lettres de Fauré et d'autres correspondants en réponse : pour autant, ne cédant pas à une curiosité anecdotique, l'éditeur mène une sélection exigeante sur le matériel autographe, ne retenant que ce qui présente parmi d'innombrables lettres, un « intérêt biographique ou psychologique ». La liberté de ton avec certaines confidentes, pourtant très distinguées ou mécènes surprend et retient l'attention: telles la Comtesse Greffulhe (qui inspira à Proust sa Guermantes) et surtout la Princesse Edmond de Polignac, … ; comme la facilité d'écriture, entre franchise et tendresse avec sa maîtresse Marguerite Hasselsmans rencontrée sur la création de Prométhée à Béziers en 1901 (lettres longtemps demeurées inaccessibles); la valeur de la présentation éditée par Fayard concerne surtout la nouvelle datation donc la présentation chronologique de toutes les lettres, éditées et numérotées dans la continuité … un travail de recherche et de déduction opéré avec l'aide du spécialiste de Proust (grand connaisseur du Paris fin de siècle, Philip Kolb, lui-même éditeur de la correspondance de l'auteur d' A la recherche du temps perdu). La succession des lettres ainsi établies permet de reprendre la datation de certaines partitions. Cependant certaines pièces demeurent difficiles à dater précisément comme l'opus 45 (2ème Quatuor avec piano). En l'état, les lettres avec des correspondants essentiels comme Marguerite Long, Vincent D'Indy sont encore trop fragmentaires, retrouvées au hasard des recherches dans le monde entier. Quoiqu'il en soit, l'apport est souvent inédit et toujours passionnant. C'est un Fauré attachant, qui parle essentiellement de musique et construit sa vie et ses passions

pour elle, étonnamment fraternel, ami loyal et aimant que l'on découvre au fil des pages d'une somme désormais incontournable.

Livres, compte rendu critique. Gabriel Fauré : correspondance, suivi de Lettres à Madame H. Sélection, présentation, annotations par Jean-Michel Nectoux (**éditions Fayard**). EAN : 9782213687087. Parution : 21 octobre 2015. 914pages. Format : 153 x 235 mm. Prix public TTC: 38 €. CLIC de classiquenews d'octobre 2015.

Livres, compte rendu critique. Hélène Pierrakos : L'ardeur et la mélancolie – Voyage en musique allemande (Fayard)



Livres, compte rendu critique. Hélène Pierrakos : L'ardeur et la mélancolie – Voyage en musique allemande (Fayard). Question : qu'est-ce que « l'identité allemande de la musique » ? Y a t fil des composantes et des caractères propres à l'âme musicale germanique telle qu'elle se manifeste chez « Bach, Schubert, Brahms, Mahler… » ? Voilà des questions brûlantes auxquelles l'auteure de cet essai, animatrice sur Fréquence protestante, tente de répondre. Une quête

d’identité, en notre époque où la question de la culture identitaire dresse les partis et les positions les plus radicalisées… Hasard du calendrier des parutions comme si l’actualité de la recherche musicologique et musicale rejoignait les grands débats de société.

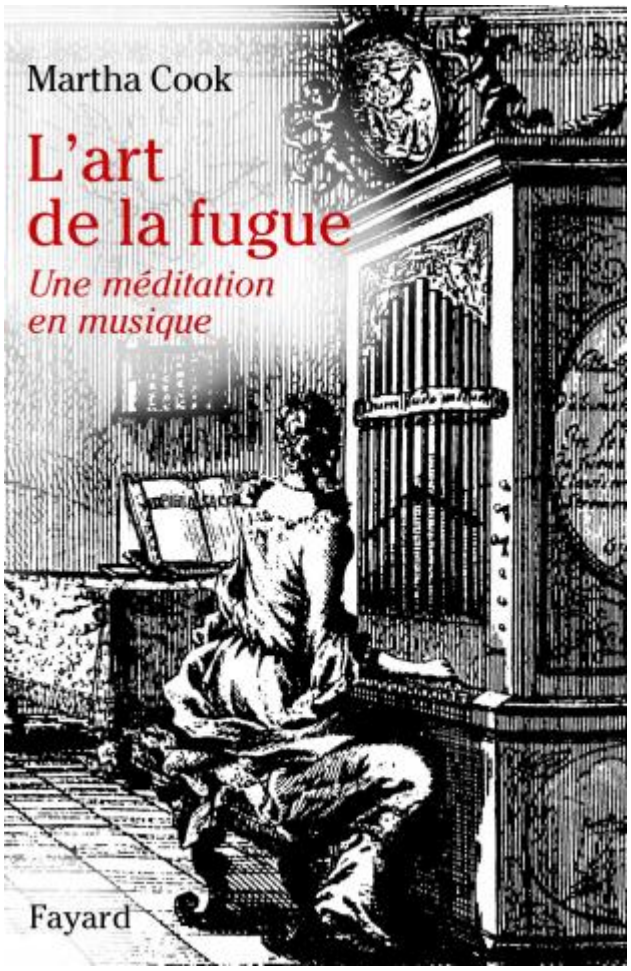
A la question de la germanité, l’auteure fait vibrer la carte sonore, celle de l’écoute attentive et active : Hélène Pierrakos offre ainsi un guide d’écoute, relevant, détectant, soulignant les spécificités des compositeurs germaniques, tous pénétrés par le sentiment impérieux du voyage. Qu’il soit errance ou exploration, chaque séjour par la musique suit les pas des compositeurs abordés l’un après l’autre, tous et chacun semant les jalons d’un parcours unique et singulier entre Wandern et Heim (pour reprendre les mots de la préface, laquelle économie dommageable ne les traduit pas,or ils sont essentiels et emblématiques pour comprendre les deux directions qui structurent tout le texte : Wandern et Heim, donc c’est à dire : Voyage et patrie ; désir de conquête et repli introspectifs, action et nostalgie, « ardeur et mélancolie » pour reprendre le titre, mis au diapason d’Eros et de Thanatos. Au fil de ses écoutes concentrées, Hélène Pierrakos analyse et argumente l’idée d’un territoire germanique propre, composant au fil des pages une cartographie de la musique allemande, surtout romantique on l’aura compris (Bach mis à part).

Des thématiques surgissent alors, fédérant une constellation de caractères qui deviennent ici fondateurs et déterminants : « Poétique du pas, le chant fraternel, le folklore rêvé, la pensée inquiète » sans omettre « l’idylle d’azur ou le labeur et le rêve »… A travers les nombreuses analyses et essais critiques sur une myriade d’oeuvres et d’écritures, se précise l’idée centrale, stimulante d’un cheminement intérieur et profond : Schubert, Brahms, Mahler, Schumann envisagent par la musique, le dévoilement d’un monde parallèle, dont l’accès est aussi inaccessible ou reporté que la présence, pourtant tout à

fait perceptible. De cet éloignement et de cette présence originelle, fondant la nostalgie spécifiquement germanique (Sehnsucht, selon l'adage appliqué aux voyages schubertiens entre autres) réside une dynamique poétique qui pourrait en effet caractériser cette germanisé faite musique. Passionnant.

Livres, compte rendu critique. **Livres, compte rendu critique. Hélène Pierrakos : L'ardeur et la mélancolie – Voyage en musique allemande.** EAN : 9782213681740. Parution : octobre 2015. 200 pages. Format : 135 x 215 mm Prix public TTC: 18 €. **Editions Fayard**

Livres. Martha Cook : L'art de la fugue, une méditation en musique (Fayard)



Livres, annonce. Martha Cook : L'art de la fugue (Fayard). Dernier grand œuvre de Jean-Sébastien Bach, L'Art de la Fugue se dévoile ici, sous une plume particulièrement argumentée et documentée, sous un double aspect : sa perfection musicale, le témoignage qu'il constitue manifestant comme nul autre œuvre dans la catalogue du Cantor, la ferveur d'un Bach, inspiré, perfectionniste, mystique et intellectuel, musicien et sincèrement croyant à défaut d'être comme Kuhnau, véritable érudit de la question religieuse, théologue. Sa bibliothèque théologique est digne d'un pasteur avisé, critique, actif. L'unité de l'oeuvre nous offre une totalité esthétique et musicale qui interroge la forme musicale et plus loin, le sens de la composition dans le cas de Bach, génie baroque. Partition abstraite quelle est au juste sa destination (clavier – clavecin, orgue ? orchestre ? quatuor à cordes ?) ? Quelle est sa genèse ? et comment expliquer sa dernière pièce laissée inachevée par Bach pourtant soucieux de perfection et d'achèvement de ses propres oeuvres ? L'auteure analyse un opus impressionnant et finalement mystérieux, formellement parfait, historiquement et musicalement énigmatique. Et si Bach grand lecteur des Écritures, avait souhaité exprimer musicalement l'enseignement du Nouveau Testament, comme un vrai travail pédagogique et d'évangélisation ?

Comme manifeste d'une prière personnelle ou comme testament dévotionnel, le recueil L'art de la fugue (que le titre soit

ou non de Bach), renvoie à la profondeur et la sincérité d'une écriture certes intellectuelle, surtout perfectionniste avant toute autre. C'est un face à face avec Dieu et au pied de la divinité, l'humble réflexion sur la condition humaine. Comme la manifestation de la dévotion intime du director musices de Leipzig, le manuscrit fut toujours précieusement conservé par la famille. Signe de respect pour une œuvre surtout personnelle. La corrélation avec l'évangile de Luc et la mention précise du texte mis en musique (14:27) est livrée par la valeur numérique des initiales JS (=27), et du nom de Bach (=14). Il s'agit donc du dictum, paraboles et exhortation finale du sermon de Jésus lors de son second séjour à Jérusalem. Offrande des plus intimes en réflexion à la parabole de la Croix et du Sacrifice de Luther, les 16 sections ainsi agencées / révélées par Martha Cook dans une perspective qui heurtera tous les puristes évidemment, renseignent de façon inédite et imprévue sur la pensée du dernier Bach.

Le parcours ainsi jalonné offre une formidable méditation sur le sens de la Foi, la présence tangible de Dieu, et comme musicien sincère, l'acte musical et de composition comme un témoignage spirituel. Fayard édite l'un des essais consacrés à l'Art de la Fugue de Bach parmi les plus originaux et passionnants. Une pierre nouvelle dans le jardin enchanté du Cantor.

Livres, annonce. Martha Cook : L'art de la fugue (Fayard). EAN : 9782213681818. Parution : août 2015. 250 pages. 17 €. 120 x 185 mm. **LIRE AUSSI la critique du cd J-S Bach : Die Kunst der fuge / L'art de la fugue. Martha Cook, clavecin**. 2 cd Passacaille 1014. Enregistré à Nogent le Rotrou en novembre 2013, titre paru simultanément au livre édité chez Fayard.

Livres, compte rendu critique. Jessye Norman : « Tiens-toi droite et chante ! » (Fayard)

Livres, compte rendu critique. Jessye Norman : « Tiens-toi droite et chante ! » (Fayard). Moins autobiographie que mémoires au fil de l'humeur et des thématiques qui lui sont chères, le texte de Jessye Norman reste surtout un « merci » à la vie, une profession de foi, un hymne aux valeurs humaines supérieures qui permettent de rendre notre existence et notre monde meilleurs… Si tant est que nous puissions influencer le cours des choses. Dans le cas de la diva américaine dont la carrière débute en 1960 et s'achève officiellement à la fin des années 2000, la détermination et l'optimisme (« tiens toi droite et chante! ») sont un moteur exceptionnel pour réaliser les rêves d'accomplissement d'une voix phénoménale. Pourtant l'itinéraire de cette enfant née à Augusta en Georgie, outre ses dons vocaux prodigieux, traverse des événements politiques et sociétaux majeurs qui ont marqué l'après guerre : dans son pays, les lois racistes et la ségrégation qui ont suscité tout un mouvement populaire pour l'égalité des citoyens américains ; puis jeune cantatrice passée à Berlin dans les années 1960, écoutes discrètes et loi du secret comme du soupçon à l'époque de la guerre froide. Il faut lire ses souvenirs d'enregistrements à Dresde par exemple pour comprendre le climat et les conditions d'une époque troublante et surréaliste.

Les combats de Jessye

L'enfant s'est construite grâce aux valeurs léguées par sa famille, sa grand mère qui chantait les spirituals à l'église en traversant les allées pour saluer ses voisins ; ses parents, responsables, justes, et surtout engagés pour l'émancipation des droits des noirs. La chanteuse, star du lyrique au XXème garde chevillé au corps, cet amour de la liberté, mais aussi du travail, de la discipline, de la dignité partout, toujours, comme un phare tourné vers les autres.
Le mélomane comme l'admirateur de la personne humaine retrouvera sa « Jessye » : une conscience pleine et libre soucieuse d'empathie, de reconnaissance et de fraternité. Les chapitres sur le travail artistique, la collaboration avec les chefs et les confrères sont rares, donc très appréciés, disséminés au fil des pages.



Heureusement, Jessye parle de ses rôles fétiches, de ses compositeurs de prédilection, de ses rencontres : Jocaste d'Oedipus Rex (chanté au festival de Matsumoto en 1993 sous la direction d'Ozawa), Didon (Purcell et de Berlioz), Phèdre (certains soirs enchanteurs de 1982 au Festival d'Aix en Provence), Erwartung naturellement… ; travail avec les compositeurs vivants tels Tippett (A child of our time, célébration déchirante contre l'inhumanité de la guerre et de la Shoah) ou Messiaen (Poème pour Mi) ; Schubert, Mozart, Wagner, surtout Richard Strauss dont elle explique la portée poétique et spirituelle des Quatre derniers lieder sur près de 2 pages ! On passe volontiers les nombreuses récompenses, distinctions, médailles et invitations prestigieuses dont évidemment les célébrations en 1989 de la Révolution française où Jessye fut notre Marianne, entonnant la Marseillaise, drapée dans les couleurs tricolores telle la pythie d'une ère nouvelle (que l'on attend toujours). C'était l'époque où Paris

créait l'événement… comme Berlin dont le mur tombait. Jessye Norman raconte alors l'enregistrement à Dresde qu'elle réalisait et qui tombait à pic : Fidelio de Beethoven et son hymne à la liberté. Cela ne s'invente pas.
De page en page, se précise une femme qui affirme ses valeurs humaines, son humilité face à la vie, sa gratitude pour ceux qui l'ont aimée et qui continuent de l'accompagner.

Au final c'est plus une leçon de vie que le catalogue d'anecdotes scrupuleusement inscrites selon les productions et les enregistrements vécus. Il en ressort un portrait de femme admirable qui brille par son exigence autant artistique qu'humain, son désir d'empathie et sa curiosité pour les autres. Les divas d'aujourd'hui ferait bien de méditer sur ce qu'elles apportent de concret à la société, après avoir tant reçu de leur public et admirateurs. **Jessye Norman serait-elle la dernière représentante des divas aussi charismatiques que généreuses ?** Tant de déclarations pour le respect, l'égalité, le don sont méritoires de la part d'une artiste qui a profité du star system des années 1980 et aussi du marketing vertigineux du classique à l'époque florissante du compact disc. Pudiquement, l'éditeur ne communique pas l'année de naissance de la Diva (15 septembre 1945) : il s'agit donc aussi d'une publication soufflant les 70 ans de la cantatrice inoubliable. Bonne anniversaire, Jessye !

Livres. **Jessye Norman : « Tiens-toi droite et chante ! »** (Fayard). EAN : 9782213686189. Parution : le 29 avril 2015. 350pages. Format : 135 x 215 mm. Prix public TTC: 20.90 €.

LIRE aussi notre **annonce du Livre : Tiens toi droite et chante ! par Jessye Norman (Fayard)**

Livres. Brigitte François Sappey : La musique au tournant des siècles : 89-14. Collection Les Chemins de la musique, Éditions Fayard.



Livres. Brigitte François Sappey : La musique au tournant des siècles : 89-14. Collection Les Chemins de la musique, Éditions Fayard. L'auteur applique une vision élastique du temps, interrogeant pour chaque passage d'un siècle l'autre, une séquence « 89-14 » (soit 11 ans avant, 15 ans après la borne chronologique), identifiant telle ou telle tendance marquante se dévoilant autour des cap « décisifs » : 1600, 1700, 1800, 1900 et 2000. Le mythe de la rupture, à l'énoncé de la borne chronologique s'avère plus ou moins réel, les frémissements d'une tendance à la rénovation esthétique se précisant selon les cas. Si de fait 1600, 1800, 1900 sont bel et bien des changements notables, 1700 est plutôt la confirmation du Baroque né au siècle précédent, une sorte d'âge d'or classique du baroque. En cours de lecture, l'argumentation prend forme : on y relève selon les caps ainsi franchis, des convergences esthétiques marquant en effet, des ruptures esthétiques. Parmi les évolutions et jalons spectaculaires, sont relevés et commentés : le passage de la Renaissance au baroque à travers l'évolution du madrigal, du ballet, du mask et de la Favola in musica… dont bien sûr, le mythe déclencheur d'Orphée.

La musique autour de 1600, 1700, 1800, 1900, 2000 …

Quelles ruptures au tournant des siècles ?

Autour de 1600 permet de distinguer l'œuvre de Claudio Monteverdi. Autour de 1700 donc souligne la maturité de l'ère baroque : consolidation et expansion des voies de recherche et d'accomplissement avec l'éclosion de la génération des génies en série : Haendel, Bach, Scarlatti, Rameau, Teleman… Corelli (l'apollinien), Vivaldi (le dyonisiaque), l'opéra à Venise, Biber, Purcell marquent aussi la période. Autour de 1800, où perce le pôle incontournable de Vienne, ce sont les figures de Haydn (le passeur), Mozart (en son envol ultime) et surtout Beethoven (la nouvelle manière, abordée sur le plan chambriste, symphonique et lyrique) qui balisent la séquence… Ici, le chapitre sur l'essor de la musique française de la Révolution à l'Empire et la restauration se révèle particulièrement instructif : s'y distinguent tous les oubliés souvent mis dans l'ombre de Beethoven et des Viennois : les Gossec, Catel, Cherubini, Méhul, Spontini, Grétry, Kreutzer, Boëly, Jadin, Gardel, Lesueur, Cambini, Reicha…. reprennent leur juste place dans un échiquier où l'histoire des formes et des esthétiques chevauchées, successives se clarifie malgré la diversité des manières.
Autour de 1900, ce sont Puccini (Tosca et son portrait de Rome) et Louise de Charpentier (et sa peinture de Paris) avant Pelléas de Debussy, qui marquent la tranche : d'ailleurs, la figure de Debussy s'impose ici nettement par sa singularité et sa modernité. On y relève alors, « l'effervescence de la génération de 1860 » en France, le wagnérisme ambiant qui détermine les tempéraments. Et dans la sphère germanique, on comprend que Brahms (dont l'équivalent outre Rhin serait Saint-Saëns), Richard II (Strauss), Reger, les Sécessionnistes viennois (surtout Schoenberg…), sans omettre Mahler et Zemlinsky se détachent. Ailleurs, Puccini, Scriabine (et la Symphonie des couleurs), Janacek, Albeniz, Granados, Falla… participent à une constellation européenne dont l'essor est restitué.

Enfin, moins argumenté que les caps précédents : « Autour de 2000 », – le recul serait-il encore trop proche (nous sommes pourtant en 2015, en plein dans le principe 89-14)-, se borne inévitablement, faute de réflexions synthétiques viables,… à un catalogue de faits dont il appartient au lecteur de déduire le sens visionnaire et réel : 1989, effectivement c'est le bicentenaire de la Révolution française, surclassé par l'image de Rostro jouant son violoncelle et Bach sur les ruines du mur de Berlin éventré, quand Karajan s'éteint… Dans le sillon phare du Mystère de l'instant incarné par Dutilleux, l'auteure relève pour cette section qui s'écrit encore aujourd'hui : les effets de la crise financière, et malgré une fin toujours annoncée, la consolidation de la forme opéra qui n'aura jamais tant attiré les publics et inspiré les compositeurs… s'y distinguent entre autres, les œuvres pour 2000 signées Tan Dun, Arvo Pärt, John Adams… que révèlent-t-ils ? Quels sont les signes ?
Le dernier chapitre on l'aura compris est ouvert.
Une question taraude la fin du texte : le choc du 11 septembre 2001, laisse peser l'ombre d'une redoutable fatalité pour l'humanité en marche… vers son inéluctable ruine. Qu'en sera-t-il concrètement en 2100 ? L'humanité aura dépassé d'ici là les 9 milliards d'individus. Et la musique dans tout cela ? « Es muss sein ! » répond l'intéressée (Cela doit être), claire référence du prélude orchestral de Dutilleux à la 9ème de Beethoven (créé en mai 2014). Rv est pris pour la suite de cette prospective passionnante. Confrontées aux nouveaux défis géopolitique d'un monde de plus en plus interdépendant, gageons que les évolutions de la musique sont loin d'être achevées … Les traversées analytiques offrent de nouveaux regards sur l'histoire musicale. Amateurs ou connaisseurs détecteront ici des tendances profitables à une meilleure compréhension des époques abordées. C'est donc un CLIC de classiquenews

Brigitte François Sappey : La musique au tournant des siècles : 89-14. Collection Les Chemins de la musique, Éditions

Fayard. Publié en février 2015. ISBN : 978 2 213 68250 1. 20 € 300 pages.

Livres, annonce. Brigitte François-Sappey : la musique au tournant des siècles (Fayard)



Livres, annonce. Brigitte François-Sappey : la musique au tournant des siècles (Fayard). Passionnante problématique qui à l'appui du visuel de couverture et son vertige illusionniste : ce qui fait passage (ici un escalier repensé selon l'esthétique maniériste d'après Bernardo Buontalenti pour San Egidio de Florence) trouble les perspective de la pensée, contourne les frontières chronologiques tranchées et observe des périodes de transitions plus riches que le milieu des siècles, par leurs caractères mêlés, leurs esthétiques mobiles et fécondes… A y regarder de plus près en effet, la Renaissance commence dès avant le XVème, et sa date jalon (1400), le Baroque bien avant 1600 (en fait précisement dans la décennie 1590 : voyez Caravage le plus baroque des créateurs qui réalise sa révolutionn avant Moneverdi, à Rome à Saint-Louis des Français), et où commence véritablement le classicisme à l'époque des Lumières ? Que dire encore du romantisme, cet essor du sentiment qui supplante alors la passion… d'origine baroque. Et le siècle moderne, celui des demoiselles

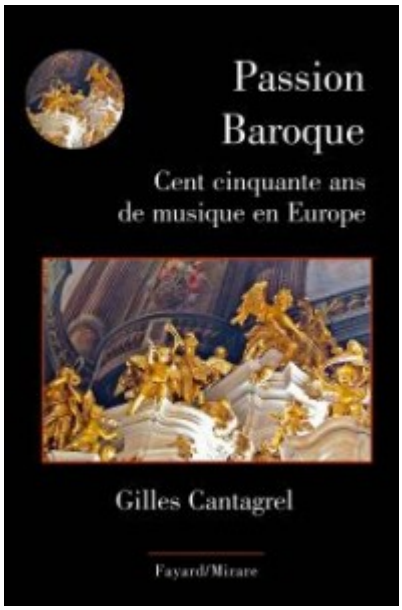
d'Avignon, du Sacre du printemps de Stravinsky, ne commence-t-il pas en vérité en 1914, dans le choc fracassant et guerrier de la guerre ?
En vérité l'histoire des arts et de la musique est un flux continu et mouvant qui se moque des bornes chronologiques. C'est à la recherche des signes et des tendances, des œuvres clés éloquentes qui font sens que s'organise ce texte passionnant où chacun trouvera à repenser la notion même d'esthétique et d'évolution stylistique.

Comment les compositeurs ont ils vécu le passage au nouveau siècle ? 1600, 1700, 1800, et 1900 désignent -ils a priori l'aube d'une sensibilité nouvelle, régénérée à chaque cap franchi ? Le dernier chapitre autour de 2000 est des plus captivants : la matière encore fraîche, le recul trop court mais la butée à penser (89 et 14), réalisée, prête à être interrogée : ce que fait l'auteure dans son texte original et pertinent. **Prochain compte rendu critique complet dans le mag cd dvd livres de classiquenews.com**

Brigitte François-Sappey : la musique au tournant des siècles (Fayard), collection Les chemins de la musique. EAN : 9782213682501. Parution : février 2015, 300 pages – Format : 135 x 215 mm. Prix public indicatif : 20 € ttc.

Livres. Passion Baroque (Fayard)

Livres. Passion Baroque (Fayard). C’est devenu une habitude depuis quelques années, autour de la thématique fédératrice de chaque Folle Journée à Nantes, début février, Fayard publie un manuel synthétique sur la période et les styles concernées, véritable guide pour mieux goûter sur place, les esthétiques abordées. Cette année place aux passions baroques donc, à travers les 3 phases chronologiques ainsi présentées, explicitées, détaillées : premier baroque (1600-1650 ou la naissance), baroque médian (1650-1700 ou l’émotion) puis baroque tardif ou apothéose (1700-1750). Soit près de 250 pages qui détaillent d’abord les nations et leurs caractères musicaux (France catholique, Allemagne déchirée, l’Angleterre singulière, l’Italie flamboyante…), puis les instruments et l’écriture musicale (à cordes, clavecin et orgue, virtuosité, tempéraments et tonalités…); les passions proprement dites (douleur, solitude, larmes et lamentos, plainte et déclamation…); la scène théâtrale (l’opéra) et sacrée (les cantates, passions et oratorios), le mouvement et la danse, l’art du bien dire (déclamation, rhétorique, éloquence)…



En complément, l’éditeur ajoute une approche chronologique qui permet de mieux analyser les déplacements des compositeurs dans toutes les capitales européennes d’alors : à Londres, Dresde, Berlin, Paris, Versailles, Madrid, Naples, Venise… la diversité des formes et des genres ainsi créés et enrichis, la singularité des personnalités artistiques (et de leurs mécènes) : Monteverdi, Vivaldi, Heinichen, Bach, Couperin, Campra, Rameau, Haendel, Hasse, Porpora et tant d’autres…, recomposent un échiquier miraculeusement riche où les tempéraments se sont exaltés dans la rencontre, le partage, la confrontation, l’émulation. Texte incontournable pour les programmes et concerts de la Folle Journée 2015. Et après…

Gilles Cantagrel : Passion Baroque. Cent ans de musique en Europe. Fayard / Mirare. Parution: janvier 2015. 248 pages : 9782213685908. Prix indicatif : 15 €.

Livres. Christine de Suède par Philippe Beaussant (Fayard)



Livres. Christine de Suède et la musique par Philippe Beaussant (Fayard). Fille aimée par son père, **Christine de Suède** est reine à six ans, abdique à vingt-quatre, se convertit au catholicisme, se fixe à Rome. La vie ressemble à un roman : il pourrait alimenter une soirée entière à la télé sur France 2 ou France 3, sous la forme d'une enquête scientifique style « secrets d'histoire » ou « à l'ombre d'un doute »…). C'est une figure politique et surtout culturelle qui, par sa très originale personnalité, pèse de tout son poids : garçon manqué, doué d'une intelligence éclair, capable de tailler un portrait de chacun en quelque mots : vive, perspicace, tranchante mais sincère et entière… C'est une femme d'esprit et d'action. Un tempérament qui se passionne surtout pour la musique et l'opéra, d'où la matière de cet essai passionnant révélant à travers les oeuvres défendues (celles de Carissimi et du Bernin) et les compositeurs favorisés (en particulier le vénitien **Marc Antonio Cesti,** contemporain et rival de Cavalli), le goût

d’une femme à la fois déconcertante et exemplaire.

Portrait en musique

Polyglotte, Christine s’ouvre au monde avec l’appétit d’une conquérante : elle ouvre en 1673 la première salle d’opéra publique à Rome quand la France invente son propre opéra (Cadmus et Hermione de Lully pour Louis XIV). C’est pour elle aussi que Bruxelles fait représenter son premier opéra (Ulysse dans l’île de Circé de Gioseffo Zamponi, ouvrage récemment ressuscité par Clematis)… Aux côtés de la mélomane dont Philippe Beaussant exprime la carte des intérêts, des coups de coeur, se profile aussi l’épopée politique de l’ex souveraine de Suède, en particulier son espoir d’être Reine de Naples à la solde des Français… ambition jamais réalisée, vite étouffée par un Mazarin mal à l’aise. Le portait qu’en fait le peintre français Sébastien Bourdon (en couverture du livre) fixe les traits d’un être unique dont le fait le plus frappant fut sa conversion au catholicisme, événement inouï qui fut orchestré avantageusement par le Pape lors d’une entrée triomphale de la souveraine à Innsbruck (1655). L’opéra y était présent comme toujours, à chaque jalon d’une vie extraordinaire : **l’Argia de**



Cesti (décors de Torelli, livret d'Apollini) : un spectacle flamboyant pour un destin saisissant. Cesti y fusionne comme rarement le mot, la note ; le verbe anticipe ce que peut la musique et orchestre l'une des partitions les mieux réussies, passant du lamento à la fureur, de l'extase vénusienne du II au bouffon pathétique du III… un miracle lyrique qui aura selon Philippe Beaussant marqué profondément le goût et la sensibilité de Christine. A Rome, elle demande à Corelli, à soixante ans, de lui donner des leçons de violon, à Stradella de composer la musique d'un mini-opéra sur un livret de sa main, faire venir Descartes à Stockholm et lui faire écrire le scénario d'un ballet – « *qui a fait cela ?* » demande avec légitimité l'auteur, aussi volubile qu'admiratif. Peut-être Louis XIV son contemporain pour lequel la musique fut aussi l'aliment central d'une vie versée dans les arts. Christine de Suède et la musique est un portrait « en musique » donc, affûté, terriblement vivant, plein d'esprit et de passion et qui précise enfin, tous les visages de Christine la magnifique, rebelle et singulière… de quoi alimenter maints fantasmes sur cette femme exceptionnelle.

Christine de Suède et la musique. Philippe Beaussant est romancier, membre de l'Académie française, spécialiste de l'esthétique baroque, est l'auteur de nombreux ouvrages sur Louis XIV, Lully, Couperin, Monteverdi, Titien… EAN : 9782213643496. Parution : 05/11/2014. 234 pages. Format : 135 x 215 mm. Prix public TTC: 19 €. CLIC de classiquenews